

Notes de lecture

Andrea Fischer-Tahir – *Brave Men, Pretty Women? Gender and Symbolic Violence in Iraqi Kurdish Urban Society*

(2009). Berlin, EZKS, 206 p.

Placé sous l'égide de la théorie de la « *violence symbolique* » de Pierre Bourdieu, de la « *description dense* » de Clifford Geertz et de l'approche de « *savoirs genrés* » inspirée de celle de « *savoirs situés* » de Donna Haraway, cet ouvrage est l'une des rares références sur la question des genres au Kurdistan.

Chaque chapitre constitue en soi une monographie. Le premier porte sur le lieu de l'enquête, la ville de Suleymaniye. La destruction des villages kurdes sous Saddam Hussein, qui a provoqué un exode rural massif, explique la taille de cette ville aujourd'hui, proche du million d'habitants et la chute de la population rurale dans l'ensemble de la province, dont elle est le chef-lieu, de 53 % en 1977 à 28,5 % en 1987. La ville connaît cependant ses plus grandes transformations historiques après 1991, date de l'établissement d'une région réellement autonome, pour prendre

l'allure, dans les années 2000, des autres grandes métropoles du Moyen-Orient, avec ses galeries commerciales et ses zones d'habitations, ses *gated communities*. L'économie urbaine, fondée sur la rente, ne profite cependant qu'à une élite ; à titre d'exemple, 28 % des hommes et 82 % des femmes se trouvent exclus du 'marché du travail'. Cette asymétrie, en soi significative, explique la contestation féminine dont la ville est la capitale à l'échelle du Kurdistan.

Le deuxième chapitre, intitulé « *Famille, maison et honneur* », analyse d'une part le statut de la 'personne', d'autre part les matrices matrimoniales traditionnellement observées dans la société kurde. Les codes bien établis ne s'appliquent cependant pas à tous. Les lieux de rencontre et partant de choix matrimoniaux se multiplient dans le monde intellectuel et universitaire, de sorte que les unions y résultent, en principe du moins, des choix individuels des conjoints et non plus des décisions parentales.

En règle générale, la division de l'espace entre l'intérieur, réservé

à la féminité, et l'extérieur, domaine de la masculinité, continue à prévaloir même dans le milieu intellectuel. L'« *extérieur* » permet aux hommes de sortir des conflits internes de la maisonnée et de cesser d'être un *naw mal* (« l'homme de/dans la maison ») (p. 55). « *Avoir à faire* » en ville assure à l'homme un statut social, mais le contraint aussi à une vie quasi nomade dans l'espace urbain.

Le chapitre recense également le vocabulaire de la honte, à la fois 'unisexe' et genré : si les termes *eyb* (honte) et *heya* (honneur, réputation), l'un et l'autre polysémiques, sont couramment utilisés en association avec la féminité et la masculinité, celui de *şerim* (*şerm*, honte) dispose d'un sens (quasi spécifiquement) féminin : il désigne la timidité, la modestie, l'évitement du regard ; à l'origine d'un prénom (*şermin*), il sanctionne positivement la femme qui se particularise par lui. En revanche, comme dit l'un des interlocuteurs de Fischer-Tahir, il ne sied pas à un homme d'avoir le *şerim* puisque, pour lui, c'est une « disgrâce (*eyb*) » (p. 65).

Le troisième chapitre, « Langage du corps et espace », montre que les situations atypiques (présence d'une femme de taille plus élevée que les hommes dans le milieu du travail ou provenance d'une grande famille de combattants, lui confèrent une légitimité supérieure), déstabilisent les rapports

de domination fondés sur le genre. Dans nombre de contextes, la « *violence symbolique* » des hommes est défiée par une « *contre violence symbolique* » féminine, dont le rire collectif, d'apparence innocent, qui fragilise les hommes dans la reproduction et la légitimation de leur supériorité au quotidien. Ce chapitre porte une attention particulière aux manières d'être genrées dans le « *façonnage de l'espace* » : normes pour s'asseoir en public, « *occuper un bureau* » (et ce, aussi bien dans le service public que dans les ONG), usage, par les jeunes femmes, du *kleenex* comme signe de « *modestie, pureté et innocence* [soulignant] *la vulnérabilité sociale féminine et son besoin d'être protégée* » (p. 79), timbre de voix ou encore modes vestimentaires refaçonnant l'espace urbain, et partant, modes d'urbanité. Autre signe de ce marquage genré de l'espace : les femmes se trouvent dans la quasi-obligation de porter des habits traditionnels lors des fêtes et de les 'kurdifier' ainsi en les féminisant, alors que les hommes peuvent parfaitement s'offrir au regard public en costumes occidentaux.

Le quatrième chapitre, (« Hommes et femmes en couleur ») propose une lecture des couleurs genrées dans l'espace public : la masculinité est associée au noir, la féminité au blanc, symbole du 'bon' et du 'vrai', de l'innocence et de la sagesse. Le

'blanc kurde' sert en outre à distinguer la féminité kurde de celle, arabe, associée au noir. Le rouge, inséparable de la religion et du nationalisme kurde, désigne aussi le plaisir et la célébration, associés, de préférence, à la féminité.

Dans le cinquième chapitre, intitulé « Parler de se marier », Fischer-Tahir montre que si 77 % des femmes se marient avant 23 ans, les femmes des milieux intellectuels repoussent l'âge du mariage et transforment le lieu de travail en lieu de mixité (y compris par l'organisation de fêtes) et de choix matrimonial. Les interdits, imposés ou intériorisés par les femmes elles-mêmes, résistent cependant dans le domaine du mariage mixte, notamment avec les Arabes. Le chapitre propose également une déclinaison genrée du vocabulaire des 'rôles' : la femme dans le couple (idéal ou imagé, plutôt que réel !) incarne le *şerim*, la modestie, la tendresse et la passivité et l'homme le pouvoir, la force, l'autorité, l'initiative et la décision. Bien codifié et d'apparence intériorisé, ce modèle est-il cependant respecté ? Fischer-Tahir en doute. Elle montre en effet que du moins les jeunes femmes à l'université ou ayant une grande visibilité publique ont recours à deux autres registres pour définir la place des hommes dans la société, dont le premier est certes associé à la force, mais à une force brutale et injuste :

zordari (oppression, tyrannie). Le deuxième, qui s'incarne dans le vocable de *tirsnok* (peureux, lâche), qui caractériserait selon elles la masculinité, suggère que la domination et le courage ne font guère bon ménage.

Le sixième chapitre, « Écrire sur la sexualité », donne un aperçu de la littérature qui commence à voir le jour sur ce thème sensible. Ainsi, la maison d'édition quasi-officielle Shivan (« Berger ») a marqué un double coup en publiant d'abord *Le guide de la famille*, de Fazil Hamet, puis *L'océan des crimes : recherche scientifique sur la prostitution et le trafic [du corps] au Kurdistan*, de Khandan Muhammed Jeza. Le premier, écrit d'un point de vue masculin et se réfugiant constamment derrière des auteurs occidentaux reconnus, recommande le mariage pour vivre et réguler sa sexualité. Le deuxième, paru en 2007, remet ouvertement en cause les puissants kurdes d'ici-bas dans la propagation de ce phénomène et établit un lien on ne peut plus explicite entre la prostitution et le pouvoir : « *Du côté des hommes, la prostitution ne renvoie naturellement pas aux seuls besoins sexuels. Elle est à mettre en lien avec le pouvoir* » (p. 149).

Le septième chapitre, sur « Nourriture de femmes, nourriture d'hommes », analyse la transformation du régime alimentaire au Kurdistan où, comme dans le reste du Moyen-Orient, on

assiste au passage à une alimentation carnée quasi quotidienne. À ceci près, cependant, que les femmes restent davantage attachées aux pratiques végétariennes que les hommes, voire, soucis d'hygiène et de beauté obligent, en développent d'autres. Enfin, souligne l'auteure, la socialisation alimentaire, comme la préparation des feuilles de vignes farcies, est intra-féminine, mais sa consommation peut avoir pour enjeu l'entrée dans le 'marché matrimonial', notamment à travers les pique-niques commençant avec les festivités de Newroz le 21 mars.

Le dernier chapitre, « La célébration de la beauté », suggère que le terme *ciwan*, synonyme du beau, est quasi exclusivement utilisé pour évoquer la gent féminine. La beauté féminine est par ailleurs étroitement associée au respect « *des règles de la société kurde et symbolise la souffrance nationale* ». Mais la quête de la beauté débordé désormais le seul milieu des femmes, pour être recherchée, notamment à travers la création artistique, par les hommes.

On ne peut que savoir gré à Andrea Fischer-Tahir d'avoir capté ce 'moment' si particulier de l'histoire kurde. Son livre constitue une référence, ne serait-ce que par les données qualitatives qu'elle fournit, les entretiens qu'elle cite, l'état de la littérature qu'elle établit et le magnifique lexique qu'elle propose. On peut cependant aussi regretter que l'auteure soit restée trop dépen-

dante d'une théorie de la domination masculine, intelligemment utilisée pour lire le Kurdistan d'Irak, mais guère repensée, critiquée et reformulée en fonction de la somme imposante de données empiriques recueillies. De même, il semble que l'auteure a quelque peu abusé de la théorie de la violence symbolique de Bourdieu ; pourtant, dans nombre de pages, on voit combien, loin de la violence symbolique, on est bien dans la construction d'une nouvelle féminité, à la fois individuelle et collective, puisant ses sources des années de militances féministes, mais aussi se nourrissant d'une différenciation de classe que désormais la société kurde engendre elle-même et qu'elle doit assumer également par elle-même. L'expression « *contre violence symbolique* » ne me semble pas constituer une contribution théorique à même d'expliquer ces résistances et différenciations.

Comment ne pas saluer cependant l'œuvre accomplie dans un contexte complexe et difficile et, surtout, comment ne pas espérer que l'auteure, si fine observatrice, puisse, à l'avenir, retrouver ses lecteurs et lectrices avec de nouvelles constructions théoriques dont la portée dépasserait le seul cadre du Kurdistan ?

Hamit Bozarslan

Historien et sociologue
Directeur d'études à l'EHESS